

Une cartographie émotionnelle de Lausanne

Place de la Riponne - Pré-du-Marché

J'ai presque toujours habité près de la Place de la Riponne.

Il y a quelques temps, je me suis retrouvée sur les marches de l'escalier pompeux en contre-bas du Great Escape à discuter avec un inconnu de quarante ans, dont j'ai su par la suite qu'il était le dealer de la fille avec qui je buvais un sirop grenadine dans un verre en plastique. Il n'en finissait pas de se plaindre des tox à chien (« ces assistés, ces flemmes, ces petits malins ») qui s'ouvrent des canettes de bière en traînant aux abords de la fontaine éclairée de l'intérieur au néon bleu antidrogue comme des WC publics à ciel ouvert. Je me suis transformée en avocate de la cause tox à chien, malgré ou en raison de mon ignorance totale de leur situation. Motifs possibles de cette soudaine mission :

- a) Michel Houellebecq sors de ce corps et laisse-moi en placer une ?? Il y a vraiment n'importe qui au Great, c'est l'enfer.*
- b) Voyez comme j'incarne les idéaux humanistes et sociaux dont j'ai hérité par tradition familiale et que je me suis appropriés par conviction morale personnelle. Nous pourrions aussi discuter des fantômes calvinistes qui nous hantent ? De mai 68 ? Des voyages de ma mère ?*
- c) C'est l'occasion de donner la preuve de mon ouverture d'esprit, en proposant des parallèles subtils avec la municipalité de Zürich (dont je ne sais rien).*
- d) J'entends le soupir muet de la Ville de Lausanne, Vierge de douleur traversée des Sept Glaives par ce propos plein de fiel, et je m'arme des flèches de la sainte Croisade en commençant par déclarer -beaucoup trop fort, en m'étranglant à moitié- que je préfère déjà nettement Lausanne à Genève, qui est une ville plate et humide, même si les musées sont assez bien (« ça n'a aucun rapport », répond-t-il).*
- e) Les tox à chien font partie de ma famille, et ils ont bercé toute mon enfance de rêveries aventureuses.*

J'approfondis le point e), qui manifeste mon précoce goût du risque et mon courage.

Il y a vingt ans, les digicodes n'existaient pas, et nous vivions dans un appartement vétuste de la Rue Pré-du-Marché (numéro 5) où les toilettes étaient sur le pallier, comme dans Zola mais avec une fenêtre et des magazines de montagne sur un meuble en osier. Mon père craignait que « les zonards » (c'était le nom des tox à l'époque) n'utilisent notre petit coin semi-public pour venir se piquer ; il en avait d'ailleurs rencontré au milieu de la nuit, qui s'excusaient obséquieusement en expliquant qu'ils ne faisaient que passer, qu'ils avaient rendez-vous quelque part, au revoir Monsieur. J'avais douze ans et j'habitais alors une soupente aménagée dans les combles, comme dans Zola mais avec un une chaîne hi-fi, un Macintosh et un piano. J'aimerais expliquer la principale angoisse de mon père à propos de mon logement indépendant au galetas. Son raisonnement était le suivant : les zonards ne viennent plus dans nos toilettes, car ils savent qu'ils peuvent nous y croiser, donc ils viennent fumer des joints au grenier ; le problème n'est pas la drogue - ça les regarde -, mais le fait qu'ils laissent trainer des mégots à moitié allumés. Un jour ce grenier prendra feu, et les escaliers en bois seront évidemment les premiers à se consumer. Donc toi, dans ta chambre, là-haut, tu ne pourras plus descendre, et nous ne pourrons plus monter te chercher, tu seras faite comme un rat. J'admirai la logique anticipatrice et la rationalité implacable de mon père. Frisson.

Mon père avait dès lors décidé de mettre en place un dispositif de sauvetage en cas d'incendie dû à une cigarette de zonard de la Riponne potentiellement venu boire une canette dans la soupente un soir de pluie (multiplication des chances d'embrassement s'il venait avec ses amis zonards fumeurs, surtout s'ils étaient déconcentrés par les drogues et n'avaient pas de vrai cendrier « digne de ce nom », ça allait être la foire aux braises). Il avait donc placé une corde d'alpiniste dans mon armoire à habits, avec un baudrier. Si tu vois que le feu est déjà propagé et que les escaliers sont en miettes, m'explique-t-il, il

te suffira d'attacher la corde autour du piano (serre-bien le nœud, fais deux tours), et de te laisser glisser par la fenêtre avec ça (il montre le baudrier qui ressemble à un tas de sangles en désordre et que personne n'a jamais mis). Les pompiers seront du côté Rue Neuve avec leur camion pour te récupérer. Nous serons tous en bas, d'ailleurs, c'est faisable. J'ai dit d'accord papa, et pendant dix ans j'ai attendu l'incendie pronostiqué pour pouvoir utiliser ma corde de montagne et passer par la fenêtre.

Manque absolu de romanesque, un digicode a été installé, puis la maison a fait l'objet d'une restauration (Qui a choisi la couleur absurde et cadavérique de sa nouvelle façade ?). Mais à mes yeux, les zonards pyromanes de la Riponne sont restés des aventuriers, des coureurs de falaises, des alpinistes intrépides, des brigands révolutionnaires, des fils de Garibaldi, des saltimbanques persécutés, des poètes disparus qui font des cercles, et s'ils avaient fait un petit effort pour moins bien éteindre leurs mégots au grenier, j'aurais passé à la télé. Alors svp arrête de les critiquer sans les connaître.

Rue Pépinet

Lorsque j'avais 17 ans et qu'on avait bien fêté avec quelques potes, un dimanche soir, on a récupéré une échelle qui traînait de travaux à la banque UBS faisant face à la pizzeria au dessus de la rue Pépinet. Il devait être 1h du mat. je suis monté sur la terrasse et bien-sûr mes potes ont enlevé l'échelle. A cette époque le café en bas s'appelait chez Nyffs et avait un parasol déployé. Etant un peu éméché, je me suis mis à croire que je pouvais sauter dessus et glisser comme James Bond, le résultat fut bien autre et je volai à la même hauteur d'où j'étais parti mais la tête en bas au lieu de mes pieds. Je défonçai le parasol et m'ouvris bien le haut de ma tête qui vit 5,6 points de suture nécessaire. Je peux dire que mes potes ne riaient plus de la même façon.

Rue Sébeillon

Quand j'étais étudiant, j'ai travaillé un temps à la rue Sébeillon pour un service type nez rouge mais payant de taxi/covoiturage. On passait la nuit là-bas dans un petit local jusqu'à 4h30 du mat' à discuter avec quelques prostituées qui travaillaient sur la rue dont une Brésilienne très sympa qui disait avoir investi dans une pharmacie au Brésil. La boîte a fait faillite après 5 ou 6 mois. Ca devait être en 2006.

Cynthia Khattar

Courriel cyn.khat@gmail.com